

L'éthique en économie : option ou nécessité ?

QU'EN DIT-ON ?

“

Business is business !”

“

Le monde des affaires
est un monde sans foi ni loi !”

“

L'éthique, d'accord, mais seulement
si ça rapporte !”

C'est 100% éthique.
Mais je ne peux pas vous
dire pourquoi: secret
industriel!



L'ÉDITO

L'éthique est à la mode ces derniers temps. Mais cette déferlante suscite de nombreuses questions. La première est de savoir si l'éthique est un nouveau gadget qui, au fond, ne change pas les règles du jeu économique, ou bien si elle a vocation à les renouveler en profondeur. Qu'en est-il donc : l'éthique est-elle une nouvelle vague sur laquelle surfer, ou une lame de fond qui nous ramène au sens véritable de l'économie ?

LE CONSEIL SCIENTIFIQUE

L' éthique est-elle fondamentale ou ornementale ?

L'ÉTHIQUE AU TOP !

C'est un fait massif : aujourd'hui, dans le monde des affaires et de la finance, l'éthique a le vent en poupe. La crise de 2008 est passée par là : depuis, il suffit de voir le développement exponentiel de la RSE et de l'ISR, la prolifération des parcours de formation en *business ethics* et la généralisation des labels éthiques en tous genres pour se convaincre que l'éthique est au top de sa forme. Elle est invoquée tellement souvent qu'elle a été victime de son succès : ce qui apparaissait comme une innovation il y a à peine dix ans sonne, à l'oreille de certains, aujourd'hui, comme une rengaine. Mais, même devenue « bateau », comment ne pas se réjouir de ce que l'éthique soit à la mode dans un univers, celui des affaires, où, encore il y a peu, elle était la grande inconnue ?

ÉTHIQUE OU ÉTIQUETTE ?

Que l'éthique soit aujourd'hui en vogue ne doit pas empêcher, cependant, de continuer à soulever des questions de fond. Ce n'est pas parce qu'un phénomène de mode se produit qu'il faut y participer en mettant son cerveau en veilleuse : au contraire, c'est parce que l'éthique est *trendy* qu'il faut tendre l'oreille à tout ce qui se dit, et prendre le temps de la réflexion. La première remarque à faire, à ce sujet, est celle-ci : aujourd'hui, le caractère « éthique » d'une activité commerciale (par exemple le *fair trade*) ou financière (par exemple les « fonds éthiques ») se mesure communément au label qu'elle a reçu. Est « éthique » ce qui a été certifié comme tel.

Cette manière de faire n'est absolument pas dépourvue de sens : n'avons-nous pas raison de penser qu'un fromage marqué du célèbre « label rouge » sera meilleur qu'un fromage qui ne l'a pas reçu ? Maintenant, nous voyons bien aussi, immédiatement, les limites de cette approche : suffit-il qu'un film soit primé à Cannes pour être un bon film ? Et n'avons-nous pas savouré des fromages sans « label rouge », et qui étaient pourtant excellents ?

En réalité, nous le constatons tous : ramener l'éthique à la certification éthique est très réducteur, car cela réduit l'éthique à n'être que l'imposition d'une caractéristique extérieure à la chose même. En un mot comme en cent, cela nous fait courir le risque de réduire l'éthique

à l'étiquette. Ce n'est pas la qualification qui fait la qualité, et la labellisation n'offre pas de garanties infaillibles. Il ne s'agit pas, encore une fois, de contester la certification dans son principe, mais simplement de rappeler une évidence : il existe des produits éthiques qui ne sont pas estampillés comme tels, et il existe des produits étiquetés « éthiques » qui ne le sont que de nom. En réalité, une démarche éthique ne peut jamais se résumer à un processus de labellisation : elle implique toujours une confrontation directe entre le produit ou l'activité considérés d'un côté et, de l'autre, la personne qui souhaite y avoir recours. Ce qui compte est que le produit ou le processus considéré soit éthique, qu'on puisse l'évaluer par soi-même, et non pas qu'il reçoive une appréciation de l'extérieur, à laquelle on se soumettrait sans exercer son propre jugement.

L'ÉTHIQUE, D'ACCORD, MAIS QUELLE ÉTHIQUE ?

La deuxième question qui se pose à nous, devant l'inflation du terme « éthique », est bien sûr la suivante : vous avez dit « éthique », mais de quelle éthique parlez-vous ? En effet, il ne suffit pas de parler de « finance éthique » pour avoir tout dit, car reste encore à savoir à quel système moral on se réfère. Ce qui sera éthique pour certains ne le sera pas pour d'autres. Par exemple, l'un dira que tout investissement dans les industries d'armement est immoral, quand l'autre fera une distinction entre armement et armement, estimant qu'il n'y a rien d'immoral à financer les armes des forces de police et des forces armées du pays auquel il appartient. De ce point de vue, il en va du terme « éthique » comme de tous les autres termes : il ne suffit pas de le prononcer, tel un mantra, il faut savoir ce qu'il recouvre vraiment ! On ne peut vivre dans l'illusion que tout le monde mette le même contenu de sens derrière un même terme, qu'il suffirait de prononcer pour faire l'accord de tous. Ce que l'on serait en droit d'attendre est donc que chaque démarche qui se présente comme une démarche « éthique » explique en quoi elle l'est, et d'après quels critères, sans quoi l'éthique perdra toute crédibilité. Certains déjà n'y voient qu'un habillage marketing sans contenu, destiné à rendre des produits attractifs sans que cela n'ait d'impact sur la nature des produits eux-mêmes. L'éthique n'est réductible ni à un emballage, ni à un élément de langage.

Ramener l'éthique à la certification éthique est très réducteur, car cela nous fait courir le risque de réduire l'éthique à l'étiquette.

L'ÉTHIQUE, UN « PLUS » OU UNE CONDITION SINE QUA NON ?

La troisième remarque qui s'impose à la réflexion, enfin, naît du constat suivant : aujourd'hui, l'éthique se développe sous la forme d'un secteur de pratiques ou d'une ligne de produits, que l'on distingue ainsi d'activités ou de produits *mainstream*. La configuration des choses est actuellement celle-ci : pour un consommateur ou un investisseur, existe le choix entre, d'un côté, des services ou des produits « normaux », et, de l'autre, des services ou des produits « éthiques ». Cette configuration se nourrit de la représentation d'après laquelle l'éthique serait pour ainsi dire en option, et non pas en série. Pour répandue qu'elle soit, cette vision des choses, en plus d'être insuffisante, ne correspond pas à la réalité. Dans celle-ci, même une activité financière « normale » n'échappe pas aux catégories éthiques fondamentales. En effet, l'économie et la finance, en leurs différentes ramifications, sont des secteurs de l'activité humaine : comment pourraient-elles, à ce titre, être soustraites à l'évaluation éthique ? Bien sûr, il n'est pas question de nier l'existence des lois propres à l'activité financière ; c'est même d'après celles-ci que l'on dit de la gestion d'un portefeuille que c'est une « bonne » gestion, au sens d'une gestion financièrement performante et professionnellement bien conduite. Mais il va de soi, aussi, que l'on n'a pas entièrement analysé un investissement quand l'on a conclu que c'était un « bon » investissement. Une autre question se pose en effet immédiatement après : est-ce aussi un investissement au service du bien ? Le questionnement éthique révèle ainsi sa véritable nature : c'est un questionnement moral, qui se demande si notre agir est bon ou mauvais, c'est-à-dire s'il favorise le bien de la personne ou s'il est destructeur pour elle.

Le fait que l'éthique se soit comme spontanément cantonnée à certaines lignes de services ou de produits est donc très révélateur de la mentalité dominante : l'éthique, dans cette manière de voir les choses, est un ingrédient qu'on peut ajouter à une réalité économique et financière qui, sans elle, fonctionne parfaitement, mais dans laquelle il est tout de même préférable de l'injecter. Tout compte fait, qu'elle y soit ou qu'elle n'y soit pas, l'éthique reste un élément par nature extérieur à la réalité économique-financière.

L'économie est nécessairement traversée par l'éthique car c'est une activité de l'homme, qui est par lui-même un être éthique.

Cette vision des choses est une vue de l'esprit : l'économie est nécessairement traversée par l'éthique, car c'est une activité de l'homme, qui est par lui-même un être éthique. Que l'homme soit un être éthique s'explique par le fait qu'il est doté d'esprit et de liberté, et qu'il est donc le seul être vivant à pouvoir envisager sa vie en vue d'un bien moral à poursuivre, et d'un mal moral à éviter. L'éthique ne peut donc pas seulement être « externe » à l'économie, car éthique et économie sont internes à l'homme. C'est une abstraction de séparer dans la vie économique et financière la dimension « technique » de la dimension « éthique » : même si chacun de ces deux niveaux a une certaine autonomie, qu'il s'agit de respecter, ils existent en un seul et même être, qui est l'homme réel. Penser

que l'éthique est externe à l'économie, c'est donc prendre une abstraction pour une réalité : dans les faits, toute démarche économique et financière, qu'elle soit labellisée ou non, doit pouvoir répondre d'elle-même au regard de la question du bien. La crise de 2008 est précisément née de l'illusion que la finance pouvait fonctionner sans éthique. Or, sans éthique, ce n'est pas assez de dire qu'économie et finance fonctionnent de manière trop peu humaine : il faut dire qu'elles ne fonctionnent pas du tout. La racine de la crise se trouve justement dans l'idée que

l'éthique est une ornementation de la vie économique et financière, et non pas une condition *sine qua non* de sa bonne marche. Cette « bonne marche » passe en effet nécessairement par la qualité de la confiance entre les agents économiques, par la pertinence morale de leurs choix, par leur sens de la vérité, etc.

Nous avons donc à sortir de l'idée selon laquelle économie et finance seraient, considérées en elles-mêmes, des « zones de non-éthique », dans lesquelles il serait aujourd'hui d'actualité d'ajouter un « supplément d'âme » éthique comme on met un nappage sur un gâteau. En réalité, ce sont toutes les activités économiques et financières, comme toutes les activités humaines du reste, qui doivent pouvoir se poser non pas seulement la question suivante : est-ce que je fais bien ce que je fais ? mais celle-ci : est-ce que je fais le bien quand je fais bien ce que je fais ? Alors l'éthique ne sera plus seulement *fashion*, mais elle façonnera réellement nos vies professionnelles. ●

A RETROUVER SUR WWW.PROPERSONA.FR

La citation

Si un élément-clé de la crise de 2008 est le déficit d'éthique dans les structures économiques, cette même crise nous enseigne que l'éthique n'est pas "externe" à l'économie, mais "interne", et que l'économie ne peut pas fonctionner si elle ne renferme pas une composante éthique. »

**BENOÎT XVI, LETTRE DU 30 MARS 2009
À L'OCCASION DU SOMMET DU G20 À LONDRES.**

En vue de redorer notre image,
je propose que le conseil d'administration
décide de monter et promouvoir un dossier
pour la béatification de notre fondateur.



En bref

L'ÉTHIQUE EST-ELLE UNE NOUVELLE VAGUE SUR LAQUELLE SURFER ?

Croiser la dimension éthique avec les dimensions économique et financière n'a plus rien d'étonnant aujourd'hui, compte tenu de la faveur dans laquelle est tenue l'éthique depuis la crise de 2007-2008.

Mais cette vogue de l'éthique ne doit pas masquer les trois risques qui l'entourent : celui de la réduction de l'éthique à un label, celui de la réduction de l'éthique à un mot, celui de la réduction de l'éthique à une option. En réalité, c'est seulement si l'éthique est intégrée comme un élément constitutif de l'économie et de la finance que sa place sera pleinement reconnue.

Pour aller plus loin

*Compendium
de la Doctrine Sociale
de l'Église,*
2005, n°330-335.

BENOÎT XVI,
Caritas in veritate,
2009, n° 45.